

## ASSIA DJEBAR, OU L'ORIENT SEUIL DE LA MÉMOIRE

LAURA RESTUCCIA  
*Université de Palerme*

L'Afrique et l'Europe, on le sait bien, faisaient partie autrefois du même continent. L'on sait moins que le continent africain et le continent européen continuent à converger l'un vers l'autre au point de rendre possible leur jonction en un seul super-continent. Mais mutations morphologiques mises à part, ce qui semble avoir toujours été constant dans cette région du monde - c'est-à-dire dans nos régions méditerranéennes - ce sont les contacts historiques et les divergences anciennes et nouvelles. Sur les bords de cette mer, on a toujours assisté, à travers les siècles, à un processus continu d'échanges entre les cultures.

La Méditerranée, matrice de civilisations exceptionnelles, berceau des trois grandes religions monothéistes, source d'inspiration de poètes, écrivains et philosophes, mais en même temps, lieu de barbarie et carrefour des intégrismes, reste une région tout à fait particulière. Grand bassin d'échange et de communication, cette mer a favorisé, au cours des siècles, le côtoiement et la superposition de cultures différentes. Ces échanges procèdent essentiellement par fractures, se greffent par contamination entre cultures qui se mêlent, qui se repoussent, qui disparaissent, qui se substituent ou se transforment lentement ou à une vitesse prodigieuse. La personnalité d'Assia Djebbar vient s'inscrire dans ce cadre de cohabitations difficiles, certes, mais sans doute fascinantes.

L'itinéraire de notre écrivain, fille de l'Algérie coloniale, se déroule de l'école coranique de la prime enfance jusqu'à la formation européenne, auprès de l'École Normale Supérieure de Sèvres. Née dans une famille engagée dans la Résistance contre les Français, Assia est impliquée, très jeune, dans la Guerre de Libération, et on l'apprécie beaucoup dès ce moment-là, en tant que femme auteur de romans sur l'émancipation féminine dans la société algérienne.

Femme algérienne, donc, mais aussi femme militante dans cette culture occidentale qui lui appartient désormais non moins que sa culture d'origine. Pourquoi, alors, l'argument de ses écrits concerne-t-il, presque toujours, l'Algérie? L'Algérie d'hier et d'aujourd'hui, il est vrai, une Algérie lieu de guerre et lieu d'amour, lieu de l'enfance et lieu des ancêtres, mais néanmoins toujours l'Algérie. Pourquoi ce besoin d'origine? Pourquoi le fait de vivre entre deux cultures, entre deux mémoires, entre deux langues a-t-il fait jaillir en elle un métissage imparfait : double fidélité, ou bien double trahison? Entre deux cultures, ou bien en marge de deux cultures? Le parcours effectué

pour l'accomplissement total et conscient de son métissage fut long et pénible. Pas une seule expression de son génie créatif qui ne soit le fruit d'un travail intérieur complexe et douloureux. La lecture de ses œuvres met en évidence, à premier niveau, l'iter spatio-temporel accompli et l'évolution intellectuelle qui, d'un premier stade de partage entre deux cultures, aboutit à une synthèse harmonieuse qui s'ouvre sur une identité plurielle et lui permet de créer un langage expressif propre. Le droit à la connaissance et le droit à la liberté de choix ne pouvaient pas s'opposer au sens de culpabilité et à la conscience de la perte, jour après jour - à travers la prise en charge de valeurs étrangères, contrastantes et inconciliables -, de ses origines. Le déguisement dans la culture occidentale, lui renvoyait, à travers son miroir, la trahison de sa culture orientale et lui rendait l'image d'un être inconnu et comme suspendu. Il s'agissait de l'image d'une identité morcelée -et pour cela sans synthèse- dans laquelle les différentes composantes donnaient lieu à un rapport de solidarité, mais une solidarité pleine de conflits. Il fallait, alors, essayer un point d'équilibre en cherchant à cicatriser les blessures, à combler les trous de la mémoire, pour aboutir, enfin, à dévoiler son identité; une identité qu'on découvre comme ouverte et plurielle. D'un livre à l'autre, la dualité entre les deux cultures s'inscrit comme une contradiction vécue dans les mots, comme dans l'être. Une fatalité apparemment insurmontable qui aiguise les antagonismes et finit par condamner à la laceration. D'un livre à l'autre, encore, le récit d'une rupture douloureuse avec les femmes algériennes de la tradition semble se dénouer, ainsi qu'un parcours parallèle de rapprochement dans l'espoir d'une ré-acquisition de leurs schémas culturels. La conquête de la liberté au moyen de la culture française est inversement proportionnelle à la perte et à l'éloignement de sa propre culture et, donc, de ses racines. La recherche du moi passe à travers – grâce à, ou bien contre – ce matériel culturel d'autrui dont le double visage donne lieu à une relation dialectique toujours très complexe.

Le rapport ambigu, fascinant mais en même temps mortifiant avec la culture de l'Autre lui impose, alors, de s'engager dans la définition de son identité. Le recouvrement de son moi s'accomplira à travers la ré-appropriation de sa culture orientale qu'il faut lier à la mémoire personnelle, individuelle ou collective du peuple algérien tout entier. Il lui faut rattraper cet Orient – encore non complètement effacé de son ADN (patrimoine génétique), toujours latent, mais involontaire - afin de pouvoir, en l'unissant au patrimoine de la culture occidentale, le re-élaborer consciemment, et pour pouvoir se découvrir riche de sa propre multi-culture métisse. La recherche du moi se développe, alors, à travers quatre moments successifs fondamentaux :

- l'écoute des aïeules, vestales de la mémoire ;
- l'apprentissage de la langue arabe non seulement pour l'acquisition du lexique mais surtout afin d'en apprendre le rythme ;

- la focalisation d'un parcours historique occulté et déformé par les envahisseurs;

- la création, c'est-à-dire l'élaboration, d'une expression capable de véhiculer et en même temps d'être la synthèse harmonieuse de son patrimoine culturel.

Il s'agit d'un itinéraire qui traverse les formes; de la forme la plus rationnelle à la plus sensuelle, à travers l'expression la plus viscérale; d'un itinéraire qui traduit l'élaboration progressive d'une formule et qui atteste l'évolution historique ainsi qu'un parcours individuel, à travers des étapes qui contribuent à bâtir progressivement une identité finale.

Auprès des autres femmes dont elle écoute les témoignages, l'écrivain arrive à se reconnaître tout en reconnaissant progressivement cette partie d'elle-même qui était liée à son enfance et qui était, jusqu'à ce moment, restée cachée sous son éducation occidentale: «la re-possession de l'identité ne peut passer que par l'Histoire, déclarait alors Assia Djebar. Il faut rétablir le rapport dialectique passé-présent»<sup>1</sup>. Cette identité double, qui prétend avoir une réponse, est particulièrement marquée dans le parcours créatif qui se dénoue à partir de *L'Amour, la Fantasia*<sup>2</sup>, à travers *Ombre Sultane*<sup>3</sup>, jusqu'à *Vaste est la Prison*<sup>4</sup>. Il s'agit d'un parcours autobiographique douloureux qui, au premier niveau, s'inscrit dans le dialogue avec les femmes de son enfance. C'est une espèce de retour à la source, une sorte de recherche de son cordon ombilical qu'il faut renouer à sa culture d'origine.

L'utilisation de la langue de l'autre est vécue, au début, comme un voile. Un voile qui n'est pas dissimulation, mais qui reste signe d'ambiguïté et qui ravive la blessure ancestrale qui tourmente secrètement l'être. Le manque de mots originaux pousse les souvenirs jusqu'à l'horizon de la mémoire car la perte de la langue maternelle va de pair avec la perte d'une partie de soi-même. En utilisant la langue française à la place de sa langue d'origine oubliée, elle a perdu la bataille de la résistance, la lutte pour l'identité, le choix entre deux cultures assumées en égale mesure, la richesse d'une question continuellement posée. On peut donc affirmer qu'il y a un rapport très étroit et en même temps très complexe, entre la recherche de l'identité et la maîtrise de la langue. Ce n'est qu'en se tournant vers l'écoute de la langue arabe, qu'Assia Djebar pourra retrouver, comme elle dit dans *Femmes d'Alger*<sup>5</sup>, sa langue maternelle. Le rattachement à son identité perdue s'accomplira, alors, à l'intérieur de cette dichotomie entre les deux langues. La question du bilinguisme s'est imposée, chez Assia Djebar, comme l'une

<sup>1</sup> *Une femme, un film, un autre regard*, "Demain l'Afrique", n. 1, sept. 1977.

<sup>2</sup> Paris, J.-C. Lattès, 1985.

<sup>3</sup> Paris, J.-C. Lattès, 1987.

<sup>4</sup> Paris, Albin-Michel, 1995.

<sup>5</sup> Cf. *Femmes d'Alger dans leur appartement*, Paris, Éditions des Femmes, 1980.

des étapes spécifiques de la recherche de son identité. Une fois son bilinguisme pleinement conquis, elle a élaboré son propre langage né entre les langues et à l'intérieur de l'inter-langues<sup>6</sup>. Elle a donc fini par élaborer un code de communication vrai et direct, spontané et sans voiles. Un langage longtemps recherché et qu'elle a, enfin, trouvé. Une forme d'écriture personnelle qui, pareille à un fleuve dont le courant véhicule des branches et des cailloux, transporte en soi la mémoire d'un patrimoine culturel qui lui appartient, désormais, entièrement. C'est ainsi que *Les nuits de Strasbourg*<sup>7</sup> offre un bel exemple d'hétéroglossie dans lequel se mêlent des mots qui proviennent d'une demi-douzaine de langues différentes. C'est comme si le texte exorcisait, par le moyen de la parole, un passé pénible qui peut maintenant être élaboré grâce à la découverte d'un langage nouveau. À travers le récit du roman, la langue haïe devient la langue du désir; la rencontre avec l'Autre bouleverse le sentiment, soigne les blessures, et se transforme en expérience de fusion dans la langue d'autrui. La langue, alors, devient une langue mixte qui exclut toute idée de frontière: elle devient une bi-langue. Ainsi, dans *Le Blanc de l'Algérie*<sup>8</sup>, l'écrivain laisse dialoguer en français, librement, son esprit avec des amis disparus. Maintenant ce n'est plus son problème, elle n'a plus honte de le faire dans cette langue.

Un autre point de rencontre entre l'Orient et l'Occident est représenté par l'*haïk* des femmes traditionnelles. Assia Djébar sait bien que si elle n'a jamais dû porter le voile c'est à cause de son éducation occidentale. Ce privilège est alors ressenti par elle, d'un côté, comme un don de liberté au nom duquel elle peut animer la lutte avec et pour ses sœurs, de l'autre, comme une fracture avec ses sœurs et avec sa culture. C'est une sorte d'exil loin du foyer maternel. Le voile plusieurs fois dénoncé dans ses œuvres, est dans le même temps perçu en tant que forme de protection symbolique contre les attentats à l'identité. Au delà du voile se cache la réponse, ou peut-être le défi, ou encore le refus presque viscéral d'une culture occidentale qui met continuellement en scène un corps de femme toujours plus nu (nu féminin, nu sexuel, images vénales de la publicité). L'occidental possède un non-regard, tandis que le regard de l'homme oriental est tactile: «personne ne regarde, personne n'a vraiment d'yeux»<sup>9</sup>. L'homme occidental ne sait plus regarder ni écouter et pour cette raison il peut voir et entendre n'importe quoi. Au fait de tout dire, de tout montrer de soi, typiquement occidental, s'oppose le repliement sur soi-même de l'oriental.

La recherche de l'identité, d'autre part, est étroitement liée à la récupération d'une identité historique. C'est ainsi qu'Assia Djébar, accepte

<sup>6</sup> Cf. "Il Manifesto", 24 novembre 1998, entretien avec Toni Maraini.

<sup>7</sup> Paris, Éditions Actes Sud, 1997.

<sup>8</sup> Cf. *Le Blanc de l'Algérie*, Paris, Albin Michel, 1996, pp. 15-17.

<sup>9</sup> *Ombre Sultane*, cit., p. 45.

le défi de réécrire l'histoire de son Pays, colonisé et blessé. Elle opère sur deux fronts: d'un côté en reparcourant la mémoire religieuse de son peuple, et, d'un autre, en réécrivant l'histoire de la colonisation française et de la guerre de Libération. Dans les deux cas, c'est presque pléonastique de l'affirmer, il s'agissait de domaines plutôt dangereux: c'est pour cela qu'il était indispensable de trouver une méthode de recherche inattaquable et en même temps sans préjugés. En tant qu'historienne, elle peut accéder aux dossiers officiels (les discours des vainqueurs) et les confronter à la mémoire des sources orales, c'est-à-dire aux récits que les aïeules transmettent de génération en génération, par descendance féminine, à l'intérieur d'une maison ou d'un groupe familial. Mémoire gravée dans les corps, parole invisible de l'extérieur, mais squelette qui donne sens à l'organisme, levain inconscient de la volonté d'individus prêts à combattre et à mourir pour la défense de leur drapeau.

A travers ce voyage dans l'histoire l'écrivain rencontre une image: celle de l'Algérie qui lui apparaît comme une femme qui n'a pas (eu) droit de parole, qui n'a pas (eu) accès à l'écriture, vu que les conquérants, en imposant leur langue et leur culture, ont effacé son savoir et sa langue. Un savoir et une langue étouffés et forcement oubliés.

L'identité du présent a pris naissance dans ce mélange inconscient privé de perspectives historiques qui s'est collé à la peau comme un masque qu'on a trop longuement porté et que l'on a fini par oublier et par prendre pour son propre visage. C'est ainsi que la deuxième partie de *Vaste est la Prison* est entièrement consacrée à la recherche de l'héritage maternel au moyen de l'évocation des différentes étapes de la recherche historique: et il s'agit, comme on le sait bien, d'un héritage berbère. Si l'acquisition de la culture lui permet une approche à l'histoire (*Loin de Médine*<sup>10</sup>) à travers la consultation directe des documents officiels, le rapport avec l'histoire constitue le terrain le plus fertile de légitimation de l'état algérien, et la société toujours en quête de modèles d'identification est hantée par la recherche de son propre passé. Dans la guerre, ainsi que dans l'amour, on a devant les yeux un parcours chronologique qui unit la Conquête avec l'Indépendance et qui raconte l'effacement progressif d'une contradiction féconde.

Face à l'incapacité de répondre rationnellement aux problèmes posés par la contemporanéité, on se fie à la sagesse des ancêtres.

La claustration des femmes algériennes a été utile pour sauvegarder l'héritage du passé: un passé qu'on découvre à travers les témoignages de ceux qui ont vécu la guerre, et un passé qui aide aussi à retrouver l'identité perdue de l'individu. Assia Djebar s'engage alors dans un travail d'écoute d'histoires oubliées et de longs silences. Ce qu'on n'a pas dit dans l'histoire officielle devient pour elle, obligatoire. Il faut récupérer l'histoire en

<sup>10</sup> Paris, Albin Michel, 1991.

intégrant l'histoire officielle avec l'histoire enfouie. Il faut donc se réapproprier de l'espace géographique, culturel et social occupé par les colons, de l'histoire occultée, en faisant recours à la mémoire collective qui informe et forme avec l'autorité d'une certitude identitaire. À travers ses œuvres, l'écrivain cherche à combler les trous de la mémoire, à réparer le tragique échec de la transmission d'une histoire continuellement censurée et manipulée par tous les gouvernements qui se sont succédés. Il s'agit d'une mémoire douloureuse mais nécessaire qui demande un regard rétrospectif sur un passé récent mais déjà comble de mutismes et de censures.

Assia Djebar –comme d'autres intellectuels algériens fils de la Guerre de Libération – sent d'être menacée, dans son existence, aussi par une génération nouvelle qui a définitivement miné la légitimation révolutionnaire à la base des différentes formes de pouvoir (politique, culturel, économique) en lui opposant un Islam contestataire, violent et nihiliste. L'enjeu est considérable, et pour la première fois il est ressenti d'une façon très aiguë par un Pays très jeune qui a cru d'avoir construit son destin et qui risque l'autodestruction, à moins de quarante ans de son Indépendance. Les différents intégrismes semblent être le visage violent d'une réponse, ou bien d'une non-réponse, à l'impossible confrontation avec l'Occident. Ainsi, *Le Blanc de l'Algérie* ouvre ses pages à l'histoire algérienne parsemée de morts sacrificiels. Tout en évoquant les assassinats d'Abbane Ramdane, de Mouloud Feraoun, des poètes Sénac et Sebti, d'Alloua, de Djaout, de Boucebcî, de Boukhobza et celui de Makbel, l'auteur trace une dramaturgie de la mort. Mais tout en parlant de mort, c'est l'histoire des vivants qui émerge. Une histoire lucide et objective qui, une fois reconstruite, attribue aux deux côtés, avec une équité rationnelle, les responsabilités de la destruction d'un Pays. Et encore, à travers les pages de son *Oran langue morte*<sup>11</sup>, l'écrivain a voulu rendre hommage à quelques victimes qui étaient femmes et femmes européennes. Des femmes victimes de leurs idées, coupables d'avoir aimé l'Algérie, d'avoir choisi d'y vivre. Il s'agit d'un parcours d'amour, d'affection, de désir et de mort entre l'Algérie et la France. À travers ces pages, apparaît de façon très impérieuse le besoin de laisser un témoignage personnel, c'est-à-dire, le besoin de recourir à la "pédagogie du souvenir".

Dans les romans d'Assia Djebar, la dualité historique est analysée à partir de deux perspectives complémentaires qui se fondent dans un espace démonstratif. L'Histoire est reconstruite à travers un travail de suture constant entre les textes officiels et les témoignages oraux des expériences vécues, et elle atteint une unité qui demande à être reconnue.

Le processus de reconstruction identitaire dans l'altérité, se développe, alors, à travers un parcours de et dans la mémoire dans lequel l'identification

<sup>11</sup> Paris, Actes Sud, 1997.

devient le lieu de rencontre des différences. Par l'intermédiaire de la technique de la greffe, la Djébar ré-tablit entre ses deux cultures un rapport dialectique, précédemment ambigu, et qui compose dans l'inter-culture une unité nouvelle et harmonieuse. L'écrivain, troublé par l'insoutenable poids de la pensée binaire s'engage dans l'analyse lucide et consciente des processus de contamination et d'hybridation afin de reconnaître l'accomplissement de son métissage dans lequel les univers culturels dont elle dispose sont définitivement intégrés. Un métissage bâti sur l'inter-culture et sur l'inter-langue et grâce auquel son identité et son écriture ne peuvent être définies qu'à partir de l'acceptation de la coexistence simultanée de deux catégories : l'unicité et la pluralité. Un métissage qui jette un pont entre les rives opposées de la Méditerranée et qui tire profit des contradictions. Un métissage au nom duquel la Djébar demande la reconnaissance de son identité tout en revendiquant le *ius sanguinis* ainsi que le *ius soli* auxquels elle ajoute un troisième droit: le «droit de soleil»<sup>12</sup>.

#### ASSIA DJEBAR, OU L'ORIENT SEUIL DE LA MÉMOIRE

Le texte propose un parcours d'Assia Djébar de et dans la mémoire afin de faire émerger, au niveau conscient, sa culture berbère d'origine qu'elle avait perdue de vue à cause de son éducation européenne. Un parcours que l'écrivain trace afin de reconstruire une identité plurielle et riche de toutes les composantes des deux cultures qui lui appartiennent. Cette recherche du moi se développe à travers quatre moments successifs et fondamentaux : 1) l'écoute des aïeules, vestales de la mémoire; 2) l'apprentissage de la langue arabe non seulement pour en acquérir le lexique mais surtout pour en apprendre le rythme; 3) la focalisation d'un parcours historique occulté et déformé par les envahisseurs; 4) la création, c'est-à-dire l'élaboration, d'une expression capable de véhiculer et en même temps d'être la synthèse harmonieuse de son patrimoine culturel. Dans ce processus de reconstruction identitaire dans l'altérité, l'identification devient le lieu de rencontre des différences. A travers la technique de la greffe, Assia Djébar rétablit entre ses deux cultures un rapport dialectique, précédemment ambigu, et qui recompose dans l'entre-deux cultures une unité nouvelle et harmonieuse.

<sup>12</sup> *Ces voix qui m'assiègent*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 44.